

LE CENTENAIRE DES USINES DE DECAZEVILLE

Il y a exactement cent ans que la construction de la première usine de Decazeville, dont les bâtiments sont encore debout à côté d'autres plus modernes fut commencée. Il nous paraît intéressant, à l'occasion de ce centenaire, qui a été fêté le 26 août, de résumer brièvement l'histoire du grand centre minier aveyronnais.

Les documents concernant la région de Decazeville avant la fondation de la ville sont rares et sujets à discussion. Les plus anciens nous viennent du monastère de Conques, propriétaire au x^e siècle de tout le paps. Une charte du cartulaire de l'abbaye, datée de 960, parle d'un legs fait par un habitant de Bouran au monastère et nous apprend qu'on cultivait le blé sur le plateau et que les coteaux étaient plantés de vignes. Aujourd'hui, l'agriculture a disparu et laissé la place à l'industrie du charbon. Cette charte de Bouran est la seule qui se rapporte avec certitude à la région de Decazeville. Dans une autre charte du même cartulaire, il est question d'un lieu nommé Vasiliagus qu'on a voulu identifier avec Valayssac, ce qui est fort douteux du point de vue philologique. De même le village appelé Vilaris, de la viguerie de Sénergues, ne peut pas être Vialarel, Decazeville ne dépendant pas à cette époque de ladite viguerie.

C'est fort regrettable, car les miracles de sainte Foy y situent l'un des plus jolis miracles attribués à la patronne de l'abbaye de Conques, dont, nous dit le narrateur, un grand nombre de personnes furent les témoins émerveillés. Un chevalier nommé Gérald revenait de Rome et s'était arrêté dans le village parce que son mulet était tombé malade. Le pèlerin fit vœu, si sa bête guérissait, d'offrir un cierge énorme à sainte Foy. Mais le mulet succomba et son maître n'eut d'autre ressource que de vendre la peau à l'hôtelier. Celui-ci lui en offrant un prix dérisoire, Gérald, furieux, la mutila à coups de couteau, tout en gourmandant à haute voix la Sainte d'avoir méprisé l'offre de son cierge. Et, soudain, la mète ressuscita, mais les plaies cicatrisées demeurèrent visibles, comme tracées à coups de pinceau, témoignages évidents du miracle.

A la fin du xi^e siècle, un document important nous apprend que la région de Decazeville passa de l'abbaye de Conques à celle de Montsalvy. C'est une charte de 1081, par laquelle l'évêque de Rodez, Pons-Etienne, donne au prévôt de cette abbaye les églises Saint-Blaise d'Aubin, Notre-Dame de Vialarel, St-Michel et la chapelle du Mas-Dieu,

Nous n'avons, sur la période du xi^e au xvii^e siècle, aucun document. Nous savons seulement que les co-seigneurs d'Aubin étaient propriétaires dans le vallon de Bouran de carrières de charbon, *los Carbonieiros*, et qu'ils y avaient bâti un château acquis au xiv^e siècle par la famille de Peyre, et au xvii^e siècle par la famille de la Salle, dont il porte aujourd'hui le nom.

Les archives municipales de Decazeville possèdent le registre des sépultures, mariages et baptêmes de la paroisse de Vialarel, depuis 1610. Les registres de Saint-Michel ont disparu. Les autres paroisses de Saint-Roch et de Fontvergne sont de création récente. La région de Saint-Roch relevait avant le xviii^e siècle de la paroisse de Livinhac, et pour s'y rendre il fallait traverser le Lot et faire appel aux passeurs appelés pompeusement les « amiraux ». Une barque portant un mort ayant chaviré un jour de crue, l'évêque de Rodez donna, en 1782, à Saint-Roch, qui possédait une chapelle, le titre de paroisse.

Un document précieux nous donne quelques renseignements sur la situation économique de la région au xviii^e siècle. C'est un état du diocèse dressé en 1771, par Mgr Champion de Cicé, d'après les réponses adressées à l'évêché par les curés auxquels il avait envoyé un questionnaire. Les curés de Saint-Michel et de Vialarel disent que le blé qu'ils récoltent permet à leurs paroissiens de vivre trois mois, et trois autres mois le vin et les châtaignes. Pour subsister pendant les six mois restants, ils n'ont d'autre ressource que de se livrer, à l'aide de mules, au trafic du charbon. Le curé de La Besse-Noits déclare que la récolte est notoirement insuffisante et qu'il faut pour vivre « manger peu ».

Cependant, le sous-sol recélait d'immenses richesses, mais les méthodes d'extraction étaient rudimentaires, l'usage de la houille

peu développé et les transports fort difficiles. Des inspecteurs des mines furent envoyés en mission dans la région en 1769 et 1783, mais se heurtèrent à l'animosité des indigènes. Les mines restèrent pratiquement inexploitées jusqu'en 1825, où le duc Decazes s'en rendit acquereur. Il avait été premier ministre de Louis XVIII, puis ambassadeur de France en Angleterre d'où il revint au début du règne de Charles X. Il avait connu outre-mer le fils d'un marchand drapier de Rodez, ancien capitaine d'artillerie démissionnaire, François-Gracchus Cabrol, alors ingénieur dans une usine métallurgique qui utilisait le charbon pour la fabrication de la fonte. Cabrol suggéra au duc Decazes d'établir dans l'Aveyron, où le fer et la houille se trouvaient réunis, des usines sur le modèle des usines anglaises. L'exploitation commença en 1827 : cent mineurs travaillèrent à l'extraction et cent muletiers effectuèrent le transport du minerai jusqu'au Lot. Cabrol dirigeait l'entreprise. Les installations furent difficiles et coûteuses. Le premier haut-fourneau fut enfin allumé le 23 décembre 1828 et l'usine commencée en mars 1829.

En 1832 elle fonctionnait régulièrement et la Société des houillères et fonderies de l'Aveyron accueillait favorablement la demande des mineurs désireux de créer une commune. Celle-ci fut constituée en 1834 et le Conseil d'administration lui donna le nom de son président : Decazes-Ville. L'usine fabriqua d'abord presque exclusivement des rails. Pour le transport du charbon et des produits manufacturés, une route fut construite qui permettait d'utiliser des camions. Il fut même question d'établir un tunnel à travers la montagne de Saint-Roch jusqu'au Lot, mais ce projet coûteux fut abandonné.

Cabrol fut nommé directeur général en 1840 et élu député en 1846, contre Michel Chevalier, apôtre du libre-échangiste. Il s'attacha à résoudre la question vitale des transports toujours lents et difficiles et obtint en 1848 le vote d'une loi autorisant les travaux de canalisation du Lot. On commença à construire des écluses, en grand nombre de Cahors à Decazeville, en si grand nombre même que l'on tua la navigation au lieu de la développer. Aujourd'hui, les écluses demeurent, mais il n'y a plus d'éclusiers, et si l'on

veut obtenir l'ouverture de l'une d'elles, il faut adresser à Cahors, huit jours à l'avance, une demande sur papier timbré. L'administration des ponts et chaussées envoie un cantonnier muni d'une clé dont il ne sait souvent pas se servir. Aussi les riverains préfèrent-ils ouvrir eux-mêmes les écluses. Dès que l'on se fut rendu compte des lenteurs de la navigation, on établit une ligne de chemin de fer Decazeville-Marcillac. Mais la Compagnie d'Orléans, qui avait acheté l'usine d'Aubin, construisit aussitôt la ligne actuelle Aubin-Cransac-Saint-Christophe, et la décadence de Decazeville commença. Elle s'accrut lorsque le Gouvernement, sous l'influence de Michel Chevalier, devenu conseiller de Napoléon III, eut abandonné la politique de protection douanière, dont Cabrol s'était fait le défenseur et signé un traité de commerce avec l'Angleterre. Cabrol se retira des affaires en 1860, et une première grève éclata en 1867 qui amena la démission du directeur Roucaÿrol, inventeur du scaphandre.

Une nouvelle Société fut formée par Schneider et de Séligny dont les successeurs, malgré leur valeur technique, ne purent enrayer la crise industrielle consécutive à la guerre de 1870.

En 1886, au cours d'une seconde grève extrêmement violente, le directeur Watrin, assiégé dans les bureaux de la mine, fut pris, jeté par la fenêtre et assassiné. Les usines continuèrent à subir des alternatives de prospérité et de difficultés jusqu'à leur rachat par la Société Commentry-Fourchambault-Decazeville. L'histoire du centre minier paraît plus brillante que son avenir. Les experts les plus optimistes pensent, en effet, que dans cent ans les réserves de charbon seront épuisées. D'autre part, il est difficile de contrebattre la concurrence des usines de l'Est. Mais il se peut que le xx^e siècle soit le siècle de l'électricité, comme le xix^e fut celui du charbon. Dès lors, pourquoi ne pas envisager l'avenir avec confiance comme le permettent les nombreux cours d'eau du département de l'Aveyron.

Marc-André FABRE.